

Qui a peur de Valérie Solanas ? ou le tabou de la haine envers le dominant (*)

Michèle Causse

Un malheur à la fois banal et singulier s'est abattu sur une personne singulière, Valérie Solanas. Un malheur que nous connaissons bien : le déni de re/connaissance de soi comme sujet. Ce déni – ou si vous préférez cette mé/connaissance – est ici vécue par un être hautement réactif et il va provoquer le texte le plus violent et vengeur, le plus rageur et visionnaire qui ait jamais été écrit – *SCUM Manifesto*¹ – en réponse au tort le plus répandu qui soit.

Qui est Valérie ? Une étudiante sans ressources, une baroudeuse sans toit ni loi qui, pour financer ses études, se prostitue : ressource extrême d'une fille molestée dans l'enfance qui vit dans une société... sexualisée* à mort. Cette expérience a informé à tout jamais Solanas. Elle n'oubliera pas ce qu'elle a appris dans la « baise ». Révoltée, elle écrit ; ou, en tout cas, se voulant écrivain, elle fréquente les milieux artistiques de New York, les seuls où elle est supposée rencontrer des pairs, susceptibles d'entendre sa voix. S'étant reconnue elle-même, elle vient d'écrire une pièce : *Up your ass*. Provocatrice à souhait, elle s'attend, pauvre d'elle, à être reconnue par quelque autrui doté de ce capital symbolique et financier qui lui fait tant défaut. A qui peut s'adresser une fille fauchée qui veut voir aboutir un projet créatif dans les années 60 ? A un « Grand Artiste ».

Solanas confie donc sa pièce au déjà célèbre Andy Warhol, fasciné et intrigué par cette fille peu banale : « Valérie est une bouillotte (*hot water bottle*) avec des têtons » – ainsi la décrit aimablement le (Grand) Artiste. Une *dyke* nerveuse amuse un temps Warhol et ses amis gays. (Tiens, tiens, ça ne vous rappelle rien ?). Le grand artiste promet et se démet.

Ici commence la tragédie.

Naissance de la *furor*

Solanas, éconduite, ne devient pas une victime résignée.

Animée du ressentiment le plus aigu et de la haine la plus lucide, elle rédige un brûlot, un manifeste sans précédent. Cela avant de tirer, l'année suivante, sur le Grand Artiste qui s'est joué d'elle.

– Puisque Warhol ne lui a pas reconnu la capacité d'être ni de faire,
– puisqu'il a réduit à néant son *agency* (soit la « faculté d'être à l'origine des phénomènes », qui est ma traduction de *agency*),
– puisqu'il a nié le simple fait de sa propre existence comme possibilité ou puissance – puissance d'être, disait Nietzsche (1)²

– puisqu'il s'est révélé *homo simplex*, solipsiste³

Valérie Solanas va lui appliquer la loi du talion. Elle tire sur Warhol (juin 1968) et le rate de peu (elle jugera « immoral » de l'avoir raté, non d'avoir voulu le tuer) mais n'en devient pas moins – selon la loi du monde viriocratique et dans le langage du dominant ou androlecte*⁴ – une « démente ».

N'a-t-elle pas, avant de tirer sur le grand homme, écrit *Scum* : littéralement « la lie » ? Pourquoi la *lie* d'ailleurs ? Puisque ce mot ne stigmatise pas les dominants mais « soi » ou plus exactement ce

1. Valérie Solanas, *SCUM Manifesto*, « Society for Cutting Up Men », 1967, rééd. Aux éd. The Matriarchy Study Group, 1983. En français, SCUM, éd. L'Unique et son Ombre, Paris, 1987, rééd. Mille et Une Nuits.

2. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux notes bibliographiques en fin d'article.

3. Solipsiste : du lat. *solus*, « seul » et *ipse*, « même ». Le sujet solipsiste ne considère pas d'autre réalité que lui-même.

4. Les mots étoilés d'un astérisque appartiennent au *Glossaire* caussien élaboré pour son ouvrage *Contre le sexage**, éd. Balland, 2000. Il convient de s'y référer pour lire ce texte. Voir les définitions classées par ordre alphabétique à la fin de cet article.

groupe social de révoltées qui sont considérées comme *lie ou rebut de la société*. Un mot honteux, en somme, qui cache un sigle plus glorieux et guérrilleux – la signification du sigle SCUM étant Society for Cutting Up Men, « société pour tailler les hommes en pièces »⁵.

Solanas a craché son manifeste, elle l'a vomi en proie à l'émotion la plus forte qui soit : la fureur. Émotion première, celle de toutes moins une. Ou plutôt d'une moins toutes.

La rage, celle qui entre dans le mot courage, elle l'a vécue de façon continue et répétée depuis qu'elle est née.

De quoi s'est nourrie cette fureur qu'un simple déclic (le rejet du Grand Artiste) a muée en haine et en pamphlet ? Elle s'est nourrie de ce que j'appellerais ici un *crime*. Quel crime ? Un crime pour lequel elle n'a pas de nom. Qu'elle ne peut alors nommer. Et ce crime – tel que je le donnais à voir dans les années 70 dans *L'Encontre* (2) –, je l'appellerais aujourd'hui *crime de la sexuation*. Laquelle est, comme chacune le sait désormais, *sexcision** et *sexualisation**. L'identité sexisée/sexualisée – les femmes n'en ont pas d'autre – constitue un cas massif de construction unilatérale d'une identité collective. Identité de minoritaire. En ce monde il existe des *hommes* et des *femmes*. Et tant qu'il existera des *ils* et des *elles*, tant qu'existera le genre, il n'existera pas d'égalité des « sexes* » – mortifère oxymore⁶ ... qui cache un arbre gros comme la forêt : les seuls êtres parlants non sociétaires à part entière du *genre humain* – « *un genre* que je déplore* » –, disait Nathalie Clifford Barney (3) ! – sont les femmes. Dans la mesure où leur identité leur a été collée d'office, elle est l'identité d'une minorité. Non parce qu'elles sont minoritaires mais parce qu'elles sont tenues pour mineures.

De cette partition néantisante très originelle, de ce malheur que nous seules voulons évitable, Solanas ne se remet pas, ne se résigne pas.

– Puisque la relation à son « Autre » a été chez l'Homme (avec *Hache majuscule*) impossible autrement que par la dévalorisation, l'objectification,

– puisque le registre juridique ne peut que difficilement voire pas du tout jouer son rôle régulateur,
– puisque règne une conflictualité unilatérale ; force est de redresser les torts par la vengeance, clame Solanas.

La dignité de qui – contre toute éthique apprise – recourt à la vengeance, à travers une revendication jugée irréaliste, réside dans l'acte visant à *surmonter l'expérience du mépris*. Qui crie vengeance crée *l'Évènement* manquant à l'ego philosophique, au *cogito*. Solanas exerce la seule fonction qui lui est, croit-elle, laissée : elle tue l'homme en paroles (avec *Scum*) puis en action (elle tire sur lui). Ne voulant pas moins que Judith tenant la tête d'Holopherne à bout de bras. Jubilante.

Chez les autres femmes, le tort n'est pas reconnu comme tel par les victimes mêmes – et c'est aussi le plus grand tort qui leur soit fait : ne pas se reconnaître comme victimes d'une injustice principielle. Manque l'imagination. Manque même l'imagination du manque. Solanas montre comment les hommes ont produit un monde *commun* endogamique⁷, invisible comme tel à la plupart d'entre nous. (En effet il arrive que l'apartheid prenne la forme d'une mixité bien tempérée où les dominants revêtent les rôles de Décideurs et laissent aux femmes de petits rôles de décideuses.)

Dotée d'un sens exacerbé du « tort » fait à toutes les femmes, Valérie Solanas a répertorié les causes d'indignation. Et pour *chaque* cause elle propose une rétorsion collective et « extrémiste », – ce qui suffit, hélas, à la disqualifier au lieu de donner à penser

Si nous relisons *Scum* aujourd'hui, quelque quarante ans après sa rédaction, si nous relisons cette *Annonce faite à Marie* à l'aune de l'Histoire des dernières décennies, voilà que Solanas nous apparaît

5. Cette traduction du sous-titre anglais est la plus littéralement fidèle, à la différence de « Société pour la castration des hommes », que l'on trouve encore parfois.

6. Oxymore : figure de style qui consiste à associer deux ou plusieurs termes apparemment inconciliables (exemple : « un silence éloquent »). La notion même d'égalité entre sexes étant précisément et intrinsèquement inconciliable, « l'égalité des sexes » est donc un parfait – mortel dit Causse – oxymore.

7. Endogamique : du grec *endo-* « en dedans » et de *gamos*, mariage. Ne se reproduisant qu'à l'intérieur de sa propre « tribu ».

pour ce qu'elle est : une visionnaire intrépide, une Cassandre tétanisée qui connaît bien l'ennemi principal, les tours et détours de l'imposteur. Le monde immonde qu'il a mis en place. Elle nous dit tout haut ce que d'aucunes pensent tout bas (il n'est que d'aller voir le dernier film de Catherine Breillat, « *Anatomie de l'enfer* », 2003) : *les hommes haïssent les femmes*.

Solanas dit de l'homme : « *Il est ravagé de haine, au fond dirigée contre lui-même. La haine lui procure un frisson sexuel.* »

Se peut-il ? Il existe sûrement dans cette salle des lesbiennes, des féministes qui vont corriger « *Certains hommes, pas tous les hommes* ». Ce sont les mêmes qui disent « *Cette société est violente* », sans vouloir identifier le violent. Ou le secret le mieux gardé de l'Histoire androssienne⁸. Les femmes ne *veulent* pas le connaître parce qu'il leur fait mal. Et peur. Très peur. Et même quand elles le connaissent, ce secret, sont-elles assez fortes pour s'allier entre elles afin de stopper le mal ? Non, les femmes civilisées sont des « *femmes mortes* » nous dit Jean-François Lyotard (4) qui se révèle – rions un peu – fin lecteur de Solanas.

Les agents de la dystopie⁹

Solanas donne à voir les effets du Crime, l'ampleur des dégâts : un tableau de Jérôme Bosch. Et l'on sait l'horreur que soulève Bosch. Nul ne songerait pourtant à fuir devant la vision du peintre. En revanche devant le pamphlet de Solanas, on préfère se récrier. Ou rire pour cacher sa gêne. Ne donne-t-elle pas à voir ce qui crève les yeux ? Une dystopie effrayante, un lieu où au mieux « *l'on meurt d'ennui* » dans lequel des êtres auto-nommés *hommes* s'arrogent tous les droits et où des êtres hétéro-nommés *femmes* vivent en fonction de ceux qui les dominent. Solanas hait les uns et les souhaite morts, méprise et plaint les autres. L'un et l'autre ne valent rien. (Gertrude Stein concluait à peu près de même dans *The Mother of us all* (« *Notre Mère à tous* », sa dernière pièce de théâtre on traduite en français)).

Solanas opère d'entrée une triple catégorisation des humains. Elle pose, semble-t-il, l'immutabilité des êtres dans une atemporalité qui semble illustrer la proposition d'Aristote dans sa Métaphysique : « *L'essence est ce qui fait qu'un être est ce qu'il est* » (5).

1) Les hommes sont « des accidents biologiques » :

a) animés de besoins et de pulsions, obsédés par le sexe, au point de « *violer des bébés et des cadavres* » afin de démontrer qu'ils ne sont pas passifs ;

b) fascinés par la guerre – un système de compensation, un moyen de *dégainer* à échelle massive ;

c) aspirés par le vide de l'existence et donc occupés à gagner de l'argent, substitut de l'amour. Ils parasitent les femmes ;

d) placés sous l'autorité d'institutions masculines et compétitives à souhait, ils sont lâches, délateurs, sans facultés relationnelles ; ils profanent la vie. L'homme – « *femme ratée* » – n'a qu'une obsession : se tenir à proximité maximale d'une femme pour en cannibaliser les qualités, en pomper l'énergie : « *Le seul but de chaque homme est d'avoir un con tout à lui* », dans l'espoir qu'en « *touchant de l'or il deviendra de l'or* ». Ti Grace Atkinson (6) parlera de « cannibalisme métaphysique ». Solanas conclut : « *Ce n'est pas parce que les hommes ont toujours existé qu'ils doivent continuer à exister. De même que la production d'aveugles serait immorale, de même la production de tarés sur le plan affectif est-elle immorale* ». Elle semble donner raison à Nietzsche (7) : « *Les hommes sont la maladie de peau de la terre.* » Et sait se faire précise quant aux valeurs tuées par le *socius* mâle : l'amour, la conversation, l'amitié. Hannah Arendt (8) ne lui aurait pas donné tort.

2) les « *femmes* » sont des « *filles à papa* », d'emblée annexes, des molles « *dont on a massacré tous les instincts dès l'enfance* » qui s'adaptent au rôle de serves avec aisance et obligeance, gentilles, cultivées, consentantes, subjuguées, apeurées, ternes, angoissées, refoulées qui s'accrochent aux « *grands singes* ». Les filles à papa sont flouées par le sexe et la cooptation. Elles vivent dans la peur et le désir de plaire, n'ont que deux fonctions : procréer et reconforter le mâle. Quant aux femmes mecs, elles sont aussi lèche-cul que les autres.

8. Androssienne : du grec *andros*, homme. Voir aussi androlecte* dans les extraits du Glossaire (et lire *Contre le sexage*, op. cit.).

9. Dystopie : antonyme d'utopie, c'est-à-dire s'y opposant.

Ainsi qu'on lise Solanas ou Foucault, *Il* et *Elle* ne sont que des obéissances à une loi tacitement ou explicitement reconduite. La prescription de leur aventure est déjà donnée. On retrouve aussi cette notion chez Peter Handke (9). Tout leur chemin est une quête de la similitude. Ils doivent montrer qu'ils sont bien le décalque de la Loi du genre. S'ils veulent être semblables ou conformes, s'ils doivent le prouver, c'est bien qu'il existe un *doute* quant à la possibilité d'être la vraie femme, ou cet homme étalon de la Prescription, toujours identique dans ses infimes variations.

Il et *Elle* seraient, semble-t-il, deux insubstituables sans lesquels s'effondrerait l'édifice. Il incombe aux *Ils* et *Elles* de remplir la tâche qui leur est dévolue : dire qu'il existe une vérité du genre, quand bien même ils en douteraient à tout instant ; et « en remettre » pour faire oublier que la magie n'est pas, ne jaillit pas de l'appariement d'*Il* et *Elle*. Ils et Elles se copient *ad infinitum*, aliénés par l'analogie même.

3) restent les rebelles, celles dont Wittig dira justement qu'elles ne sont pas des femmes : elles se recrutent plus volontiers parmi les *dykes*. Les qualités de ce groupe : énergie, dynamisme, courage, intégrité, intensité, profondeur, humour etc.

Ces rebelles sont trépidantes, grisantes, savent que le bonheur réside dans l'action et non l'auto contemplation nombriliste. Ce sont des individus* qui se respectent, établissent des contacts affectifs et intellectuels, des relations libres et des buts communs. Elles sont intelligentes, drôles, inventives, capables de créer un monde magique ; elles disposent d'un maximum de temps libre et refusent de co-gérer la « merde ambiante ». Les actions de ces rebelles sont évidemment celles de certaines radicales d'aujourd'hui et d'hier : *Lesbian Avengers*, *Guerilla girls*...

Pour Solanas comme pour les radicales, la sexualité est avant tout l'un des pivots de la domination. Elle semble avoir l'intuition du fait que *pure lust is ontological* (« le désir charnel est ontologique ») comme l'énonce Mary Daly (10) et, justement pour cette raison, elle sauve surtout l'amour au sens philogyne*, plutôt réservé à ses semblables révoltées, la conversation, l'amitié.

4) ... Rebelles ? Ou exilées dans le Neutre ? Ce sont ces rebelles qui, voulant prendre leur distance avec les hommes déconsidérés et les femmes immatures ont revendiqué l'adjectif substantivé « neutre » pour se nommer. Ainsi de Claude Cahun (11), écrivaine et photographe « surréaliste », disant : « Neutre est le seul genre qui me convient toujours. S'il existait dans notre langue, on n'observerait pas ce flottement de ma pensée. Je serais pour de bon l'abeille ouvrière ».

Mais Claude Cahun et ses pareilles, celles qui aujourd'hui même ne se résignent pas aux genres, n'imaginent pas encore (comme je voudrais le démontrer dans mon *work in progress* – titre provisoire : *La moulinette hégélienne à l'épreuve de la sapiens**) que le fait de n'être ni *l'un* ni *l'une* ne s'annule pas en neutre. Tel serait bien le cas, toutefois si l'on restait dans l'économie dualiste de l'*androlecte*.

Le neutre dissimulant toujours la soumission de *l'un* des deux termes exclus à *l'autre*. La bipolarité qui a promu l'un en générique et supérieur (*il*) et l'une en particulière et inférieure (*elle*), cette bipolarité où l'une n'est que le manque de l'un, sa « part maudite », sans symétrie aucune, disparaît et grâce à *l'alphalecte** – matrices et cadres conceptuels n'étant plus androssiens – laisse place au pronom *Ul*, à cette unité du multiple qu'est la *sapiens*. *Ul* étant sociétaire de l'espèce sapiens sans distinction de sexe. *Ul* ne peut exister que parce qu'il existe un préalable, *il et elle*, l'éternelle répétition d'une catastrophe. « Les langues sont des sciences en friche dit Foucault, toute langue est à refaire ». Et comment ne pas l'entendre ?

Vers la solution finale ?

Mais, pour en revenir à Solanas, si l'on adopte sa vision essentialiste (*les hommes sont ce qu'ils sont, il faut les éliminer*, – en supprimant les corps on supprimera les effets), on doit admettre que :

- 1) Des hommes produisent des discours violents.
- 2) Ils les re/produisent dans un être au monde nécessairement structuré par ces discours.

- 3) Il y a une relation dialectique entre le corps discourant (sa synecdoque ¹⁰, le phallus) et le discours qui a mis en place des catégories du réel.
- 4) Ces catégories une fois mises en place, il y a une action en retour, la reproduction des rapports de force initialement instaurés.
- 5) Le discours est un effet lui-même engendreur d'effets.
- 6) Les hommes eux-mêmes se pensent à l'intérieur de discours antérieurs violents et s'appréhendent eux-mêmes comme corps phénoménaux à partir de cette origine.
- 7) Ils sont dans le *monologos*. Et condamnent les femmes à parler et à vivre selon ce discours.

Saluons au passage cette phrase visionnaire et inattendue de Duras saisie au cours d'un entretien : « L'humanité réduite au monologue et vous croyez que cela ne se paie pas ? »

Solanas, elle, conclut ainsi : « *Ils étiquettent leur condition masculine Condition Humaine et posent leur problème du néant comme pompeuse crise de l'Individu ou encore, dirais-je, nature humaine !* »

Toutefois, dans la seconde partie de son manifeste, Solanas sort du tableau de Bosch et nous donne à imaginer une construction sociale des plus audacieuses, digne de Piranèse. Où les hommes ne sont plus tout à fait ce qu'ils sont mais ce qu'ils peuvent devenir, des auxiliaires de vie, chez qui l'essence soudain cède le pas à l'existence, version Solanas.

1) L'ennemi peut se racheter en s'éliminant lui-même ou en devenant un allié des rebelles. Il lui faut alors pratiquer cette autocritique si chère aux sociétés totalitaires. L'homme comprend alors de lui-même que le salut de l'espèce passe par son propre effacement et une énergie tout entière au service de la vie sous toutes ses formes. Il peut alors œuvrer contre la maladie et la mort.

2) les filles à papa peuvent devenir des rebelles. Autrement dit l'identité n'est pas fixiste ¹¹ (sauf cas désespérés), un *homme* de l'androlecte* peut devenir un gynandre* gynéiste* parlant et agissant selon l'alphalecte* et une *femme* peut devenir une gyné*. C'est-à-dire : sujet cause et effet d'elle-même. Si les soumises deviennent des radicales, les hommes ne feront pas long feu !

Le conflit pour Solanas n'est donc pas tant entre hommes et femmes (les hommes ne demandant qu'à obéir, à se rendre,) qu'entre les Scum et les soumises. Autrement dit entre les radicales et les autres... Toutes les autres. Et l'on voit combien ce texte n'a pas perdu de sa modernité.

Les rebelles ne veulent pas du « *monde tel qu'il est* », « *des choses telles qu'elles sont* » : voulant vivre tout de suite, elles font des propositions qui méritent toute notre attention : paralyser la nation en refusant de travailler, cesser de mettre au monde des enfants, automatiser la société. L'automation étant prônée comme moyen d'interrompre le système de la reproduction, de libérer des ventres – « J'ai tué le ventre et je l'écris », dit Brossard (12). Baiser le système étant supprimer l'argent et le travail, le remplacer par des machines, enseigner ainsi qu'on n'a jamais enseigné, laisser les hommes se muer en travestis ou transsexuels, ainsi qu'ils le font d'ailleurs toujours plus fréquemment.

... Ou vers la création d'une Sapiens ?

L'imaginaire de Solanas pourtant inspiré ne va pas (nous sommes entre 1967 et 1970) jusqu'à lui faire admettre que la suppression matérielle des hommes, la solution finale dans un renversement hélas mimétique et donc privé d'éthique – puisque réactif – n'est tout simplement pas la solution mais une réplique fatale. Elle ne va pas jusqu'à la seule suppression qui vaille, celle de ce symbolique qui la tue, qui nous tue.

La création d'un symbolique empêchant celui du dominant de sévir, voilà ce à quoi elle n'a pu penser. Sa limite : ne pas sortir du pathique ¹² donc de la mimesis.

Il nous appartient donc de faire exister une alternative à la suppression effective des hommes, à savoir la suppression du discours phallique, du pouvoir de nommer, légiférer : le capital symbolique mâle ne durera que tant et aussi longtemps qu'il parviendra à obtenir la croyance en son existence. Il

10. Synecdoque : figure de rhétorique qui consiste à prendre la matière pour l'objet (« une voile » pour « un navire ») la partie pour le tout, etc.

11. Fixiste : opposé à évolutionniste.

12. Pathique : du grec *-pathes*, de *pathos*, ce que l'on éprouve. Voir empathie, sympathie, etc.

nous appartient de renvoyer à l'insignifiance ce qui ne faisait sens (d'ailleurs insensé) que pour une moitié de l'humanité.

L'androlecte* est basique, partial. Sa justification d'une représentation dominante sexuée (le masculin faisant loi) n'est que l'expression d'un coup de force.

Ce sont des faits de langue qui ont des effets sociaux et politiques. Des causes sociales et politiques. Il convient donc de rendre caduc, obsolète et frauduleux le langage qui crée les genres, la hiérarchie, la dévalorisation générale d'une moitié de l'humanité en même temps que son occultation. Le symbolique – Figé et fixé sur l'Un –, pour cesser de produire des effets dits naturels doit être ébranlé afin d'ouvrir un espace d'accueil : telle est la tâche. *Le logos jusqu'ici ne régissait pas le monde, c'est sa faillite qui le régissait et le régite encore.*

Que voyons-nous en effet ? Des hommes encore insuffisamment cultivés pour avoir conscience d'eux mêmes en tant que potentiels *sapiens** et pour reconnaître en eux (chez les meilleurs d'entre eux) leur propre aspiration à la *coordination* (ce mot devant entraîner du même coup la fin de la *subordination*). Les plus éclairés comme Fichte (13) disent : « Nous en restons au degré inférieur de la semi-humanité ou de l'esclavage. Nous ne sommes pas encore mûrs au sentiment de notre liberté car alors nous devrions vouloir contempler en dehors de nous des *êtres libres* ».

Car leur langage (androlectal*) a fait de nous des génitives et appendices. Nous disons maintenant, citant ici Ricœur (14) : « Il faut que mon corps propre soit l'indice de ma liberté et qu'il témoigne de mon existence comme sujet ou comme personne. A même mon corps il faut que l'autre recueille et lise la marque de ma liberté (il doit être exclu de le comprendre comme chose *sans* raison) : *corps capable d'un mouvement libre déterminé* ».

Pour qu'advienne cette *lecture des corps*, il faut (au sens d'obligation juridique et morale) que les hommes parlent une autre langue que la leur, qu'ils renoncent à l'androlecte* et aux genres*, que leur langue leur devienne étrangère ; il faut qu'ils apprennent celle qui émane d'un groupe minoritaire – a priori non supposé détenteur de principes moraux lui permettant d'effectuer une critique de l'ordre social existant.

Il nous appartient à nous, les exclues, d'élaborer grâce au langage un modèle social alternatif. Viable et vivable. Où la force ne remplace pas le savoir. « La force c'est ce qui fait de quiconque lui est soumis une chose » a dit justement Simone Weil (15). (Cf. son commentaire du poème de la Force, dans L'Illiade.)

Le nouveau langage ou alphalecte* n'exclut pas une moitié de l'humanité. Il ne naît ni du meurtre ni de la réification. Il n'est pas dans la mimesis réactive et stérile, il crée et ordonne la *sapiens**, l'unité du divers : cités et mondes envisagés seront placés sous le signe d'un autre ordre de grandeur que celui élu par l'androcrairie.

Un réordonnement de ce qu'on appelle le réel doit laisser venir à la surface ce qui était empêché, enfoui, et néanmoins insistant, indépendamment de sa possibilité de manifestation. Des eaux souterraines veulent réaffleurer. Chez Solanas la résurgence se fait dans la violence car le barrage a été tel que l'eau ne peut sortir sinon dans un fracas assourdissant, que d'aucunes n'ont pu entendre.

Il nous appartient donc de donner à elle, Valérie Solanas, dite « folle », ce qu'elle n'a pas reçu de son vivant, et dont le manque l'a poussée au crime ; donnons lui la reconnaissance qui s'impose, dans l'acception polysémique du terme, à savoir :

1) Reconnaissons sa puissante identité, sa figure historique, au plein sens du mot – à l'égal de Théroigne de Méricourt, Olympe de Gouges¹³ ...

2) Reconnaissons son courage, prenons la mesure exacte de sa lucidité démesurée.

3) Remercions-la, dans cette reconnaissance due à celle, excruciée¹⁴ – chassée de son essentiel – par qui le scandale arrive, celle qui fit don d'un Voir : dénoncer le roi nu.

13. Héroïnes de la Révolution française qui luttèrent pour les droits des femmes. Théroigne de Méricourt fut enfermée dans un asile et Olympe de Gouges fut guillotinée.

14. Excruciée : c'est un néologisme « qui devrait exister en français ». De l'anglais *excruciated*. Avoir été excruciée veut dire qu'on y a laissé le cœur, la peau, les os. La croix est dans ce mot.

*Officieusement, il se pourrait que Valérie Solanas soit vivante
et nous voulons le croire, mais dans sa biographie officielle
elle est morte en 1988, à 52 ans.*

Glossaire

Le Glossaire est conçu comme une arme contre, entre autres, le dictionnaire défini ainsi :

Dictionnaire : précis de tératologie idéologique. Lieu des définitions prescriptives du phallogocentrisme.

Extraits

Pour lire le texte précédent, il convient de se référer au

Glossaire extrait de « Contre le sexage* » (Michèle Causse, Balland, Paris, 2000)

Les mots ou concepts suivis d'une astérisque* renvoient à d'autres entrées de ce même Glossaire.

Alpha : la lettre α , symbole de la néo-espèce sapiens* créé par Elians Pons pour *Contre le sexage*, est un signifiant hors pair posé à partir de l'analyse des fondements du langage. *Alpha* déboute *phi** de sa prétention à l'universel, le dénonce comme faux et unidimensionnel. L'*alpha* est un symbole, qui – à l'inverse du phallus symbolique *phi* dichotomisant – fédère et inclut ; *alpha* est ce que gyné* ou gynandre* disent exister au nom de et pour tous les corps parlants. *Alpha* est un signifiant qui reconnaît à tous les vivants une valeur égale.

Androlecte : voir *sexolecte**, *langage* parlé par tous les corps parlants de la planète, quelle que soit la langue ; vient du grec *andros* qui signifie homme. L'androlecte, qui passe pour neutre et émanant des humains *en général*, véhicule en fait la pensée, les visions et visées d'un sexe dit fort (mâle) au détriment d'un autre dit faible (femelle).

Dividue : mot par définition féminin désignant celle qui a été divisée, c'est à dire appropriée, nommée et parlée. Ne lui est laissé que l'exercice contrôlé (par les nécessités du Diviseur* local) d'une fonction biologique : la procréation (voir Paola Tabet, Marilyn Waring, etc.).

Diviseur : mot par définition masculin qualifiant le dominant qui s'arroge le pouvoir de classer et hiérarchiser ses semblables en fonction d'un seul critère jugé pertinent, les organes sexuels, et le droit de faire de l'un, *homme*, l'Humain et de l'autre, *femme*, la femelle de l'Humain (voir Claire Michard, *Le sexe en linguistique : sémantique ou zoologie ?*, L'Harmattan, Paris, 2002). [Le Diviseur est parfois appelé Sexeur par Michèle Causse].

Genre : résultat d'un acte fondateur violent [voir l'œuvre de Nicole-Claude Mathieu] mettant en place un système social qui, accordant le primat à un sexe, divise l'espèce, établit un pouvoir dissymétrique et assure la permanence d'un système politique reposant sur l'assujettissement longtemps occulté des dividues*. Ce système a été reconnu et dénoncé comme tel par les Individues* dites féministes.

Gorgones : Individues* à l'origine de la conception sapiens* du monde. Ayant dénoncé le point de vue unilatéral qui organise le rapport entre les êtres, elles ont soustrait leur corps aux échanges convenus par les Diviseurs* et trouvé dans leur face à face la condition nécessaire et suffisante à l'élaboration d'un symbolique sans précédent (voir Jill Johnston, Shulamith Firestone, Kate Millet, Monique Wittig, Nicole Brossard, Marilyn Frye, Sarah Hoagland, Harriet Ellenberger, Sheila Jeffreys, Louise Turcotte, Danielle Charest, Jeffner Allen, Carolyn Gage, etc.)

Gynandre : mot antonyme d'homme. Désigne dans le réel, l'animé de la sapiens* doté des chromosomes XY, et, dans le symbolique celui qui a pris conscience de l'us et partant abus commis par son semblable envers celles que les hommes appelaient femmes.

Gyné : mot antonyme de femme. Désigne les créatures parlantes causes et effets d'elles-mêmes.

Gynéiste : qui œuvre en faveur de la disparition d'*elles* au profit d'*uls*. *Uls* est le pronom générique des animés de la Sapiens*. (cf. Michèle Causse, *Nomen est omen*, inédit)

Indidue : celle qui, ayant reconnu la confiscation du symbolique par le Diviseur*, ne permet pas à la division de s'exercer sur elle et en annule les effets en faisant advenir dans et par le langage sa propre nomination et sa représentation (voir *alpha**). Elle montre que ce qui est à l'origine de l'organisation signifiante est cause de son dysfonctionnement (cf. Louise Gouëffic).

Langage : devrait être l'inscription dans chaque langue d'une conception éthique du monde et des relations entre les êtres. Ce langage-ci exclut les genres. Il invente de nouveaux pronoms, articles, adjectifs, sans référence au sexe*.

Phi : Φ lettre et symbole représentant le phallus, est le référent par excellence qui gouverne le réseau des signifiants, induit la représentation des êtres, des choses et du monde. C'est le signifiant

privilegié, au sens littéral typographique : « le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle » dit Lacan. Imposé comme universel, **phi** Φ, expression d'un fantasme mâle, organise les échanges, définit les statuts, établit les échelles de valeur. Ce symbole organise le rapport des corps à la chaîne signifiante depuis le début de l'*humanité*. Lacan en pose l'autorité : « Le phallus c'est la signification, c'est ce par quoi le langage signifie, il n'y a qu'une seule *Bedeutung* (signification), c'est le phallus ». *Phi* instaure la prévalence d'un centre phallique autorisant les uns à s'approprier les unes, le sens, et le langage.

Philogynie : antonyme de misogynie. Ce mot fait exister ce qui n'avait pas cours sur la planète : l'amour pour les gynés* au sens sapiens* du terme. Créé par les Gorgones* pour désigner les attitudes relationnelles foncières des êtres en mode sapiens*, à savoir : reconnaissance de l'autre comme soi (cf. Mary Daly, Adrienne Rich, Diana Fuss).

Sapiens : réorganisation de l'espèce « humaine » prenant en compte la totalité des êtres parlants, quel que soit le réel du corps, sans privilégier arbitrairement un critère discriminant. La sapiens est une *in/humanité* instituée qui demande une conception et un traitement éthique des sujets.

Sexage : régime de servage (cf. l'œuvre de Colette Guillaumin) sous lequel vivent certains corps parlants de la planète réduits au silence en raison de la discrimination frappant leur sexe* ; « sexe » marqué comme manque... ou excès.

Sexe : trait dit de nature, (organes génitaux externes) et prédiscursif, le sexe est le marqueur catégoriel permettant de déclarer *contre nature* tout ce qui est *contre culture* androlectale*, le « sexe » fixe et gèle une fois pour toutes l'espèce sapiens* en deux créatures, dites complémentaires ou opposées (voir *The straight mind* de Monique Wittig).

Sex(c)ision : opération qui consiste à muer en relative et particulière une animée douée de raison, dès lors exclue de l'universel et contrainte d'assumer l'immanence de l'espèce.

Sexolecte : est le langage *sexisant** et *sexualisant** que parlent tous les humains. Elaboré par le détenteur du phallus dominant, il instaure l'inégalité entre les animés de l'espèce dite humaine. Le seul sexolecte existant est l'androlecte*.

Sexualisation : expérience distinctive des *dividues** en tant que telles, à savoir la soumission à l'acte sexuel dit coït, via le sentiment dit amoureux, conçu comme réponse au prétendu « instinct sexuel » défini par le Diviseur*. Pratique de domination dans tous ses effets : réification, appropriation, aliénation (voir Catharine MacKinnon).

Notes bibliographiques

- (1) Friedrich Nietzsche, *La volonté de puissance, Le Gai savoir*, Folio
- (2) Michèle Causse, *L'encontre, Des Femmes*, 1975
- (3) Nathalie Clifford Barney, *Eparpillements, Persona*, 1982
- (4) Jean-François Lyotard, *Le différend*, Minuit
- (5) Aristote, *La métaphysique*, Folio
- (6) Ti Grace Atkinson, *Amazon Odissey*, Links Books, New York, 1974 ; *Odyssée d'une Amazone, Des Femmes*, 1975
- (7) Friedrich Nietzsche, *Humain trop humain*, Folio
- (8) Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne, Ontologie et politique...*
- (9) Peter Handke, *Le Malheur indifférent*, 1972
- (10) Mary Daly, *Gyn/ecology*, Double Day, 1982
- (11) Claude Cahun, *Ecrits*, édition établie par François Leperlier, éd. Jean-Michel Place, 2002
- (12) Nicole Brossard, *L'a/mèr ou le chapitre éffrité*, Montréal, 1977
- (13) John Gotlieb Fichte, *Fondements du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science*, PUF, 1984
- (14) Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance*, Stock, 2004
- (15) Simone Weil, *L'Illiade ou le poème de la Force*, paru aux Cahiers du Sud, n°230-231, déc-janv 1941

(*) Communication au 4e colloque International d'études lesbiennes : fureur et jubilation, 9-12 avril 2004. Article paru dans Espace lesbien n°4, Bagdam Espace Edition, Toulouse, 2004, pages 19-35